

TOINOT, LE PREUX

Nicole Dillenschneider

Éditions ThoT
Roman historique

Née en 1961 à Aix-les-Bains, Nicole Dillenschneider est passionnée, depuis l'enfance, d'histoire et d'aventures romanesques. L'écriture comme les balades à cheval lui permettent une évasion loin du stress de la vie moderne. Elle aime imaginer des histoires sur ceux qui nous ont précédés et qui ont éprouvé, dans d'autres lieux et d'autres temps, des sentiments similaires aux nôtres. *Toinot, le preux* est son troisième roman, après *La Demoiselle de Savoie* en 2008 et *Amaury Compagnon de Bayard* en 2011.

PROLOGUE – L'APPEL DE LA CROISADE

Depuis deux siècles la Savoie subissait de grandes calamités. À l'approche de la fin du monde annoncée pour les mille ans par l'Écriture Sainte, de sinistres présages, des révélations d'en Haut, l'humanité entière était restée dans l'attente d'une imminente dissolution.

*« Toutes choses allaient en un tel désordre
qu'il semblait que le monde penchait vers son déclin. »*

Guillaume DE TYR.

La Savoie avait été envahie par les Sarrazins dès la fin du IX^e siècle, qui avaient dévasté cette contrée déjà pauvre. Puis les hordes de Hongrois les avaient suivis, alimentant les ruines encore fumantes. Une disette due aux brigandages, à la destruction des ressources, avait alors décimé une grande part de la population. Mais comme si Dieu en avait assez ou pour donner corps aux prédictions, le pire des fléaux était apparu : le feu de Sainte Gertrude*. Une mortalité grande et horrible s'en était suivi.

Les nobles à la tête de leurs fiefs, petits domaines et territoires, passaient leur temps à convoiter celui de leurs voisins et à guerroyer pour les attacher aux leurs, appelant leurs vassaux à des guerres intestines et cruelles qui ne les concernaient en rien. Mais sans cet échange, ces mêmes vassaux n'auraient pas connu la relative sécurité que leur offraient ces mêmes suzerains en cas de paix, puisqu'ils leur devaient assistance et protection.

* Le feu de Sainte Gertrude : peste

Les Savoyards étaient issus des Allobroges, tribu celte venue d'au-delà du Rhin. Braves et habitués aux dénivelés des montagnes, aux rigueurs des climats alpins et à la pauvreté de leurs terres, ils étaient restés très superstitieux, attachés aux croyances de leurs pères : fontaines miraculeuses, herbes à maléfices, sorciers, fées, les créatures étranges peuplaient leur quotidien. Ils avaient retrouvé dans l'annonce de la prochaine fin du monde un écho favorable à leurs croyances. Des prêtres évangélisaient les populations, parcourant la région, tentant d'éduquer ces pauvres peuples ignorants. Mais que peut-on apprendre à un peuple pressuré de toutes parts ? Il n'était pas rare de voir ces prêtres courant de tous côtés, accompagnés de meutes de chiens, de faucons, tenant des hostelleries*, s'adonnant à la simonie** et mélangeant allègrement les écritures divines aux pires superstitions arianistes et païennes.

Le pouvoir central était bien trop loin pour suivre avec efficacité la fidélité de ses vassaux. Les terres étaient entre les mains avides des comtes et des évêques.

Puis de la Maurienne se détacha un vaillant comte plus fort, plus déterminé que les autres, qui unifia la Savoie en relevant l'anneau de St Maurice, signe vénéré d'investiture et de domination échappé des mains de Rodolphe le Fainéant.***

Le pape Urbain II avait appelé les hommes en état de se battre à se rassembler pour reprendre aux Turcs le tombeau du Christ qui était tombé entre leurs mains.

Ils avaient jusque-là bien accepté les pèlerins qui venaient sur le tombeau de Jésus. Mais le pays tombé aux mains des Turcs créa un grand choc sur le monde occidental.

* Hostellerie : table d'hôtes. Recevaient chez eux pour festoyer

** Simonie : homosexualité et mariage des cléricaux

*** Rodolphe le Fainéant : Rodolphe III surnommé le Pieux, le Fainéant ou l'Impuissant, fut le dernier roi du second royaume de Bourgogne. Avant sa mort (1033) il envoya à Conrad II le Salique la lance et l'anneau de St Maurice qui étaient le signe d'investiture de son royaume. C'est l'abbé de St Maurice en Valais qui en hérita par quelque heureux hasard et qui en fit présent au comte Pierre de Savoie

Cet appel fut entendu car il permettait une échappatoire, une expiation de tous les fléaux qui ne cessaient de se produire. Peut-être Dieu les entendrait-Il et les soutiendrait-Il dans cet acte de bravoure ?

Mais qu'en était-il vraiment ?

Le pape sanctifiait l'engagement des peuples. Cela lui assurait un accroissement de son influence, les souverains trouvaient matière à assouvir leur ambition de prestige, les chevaliers à satisfaire leur goût de l'aventure et de la guerre. C'était également garantir des routes sûres aux échanges commerciaux.

Alors, nobles, chevaliers, manants, femmes, tous répondirent et se rallièrent à leur souverain, attirés les uns par un voyage outre-mer, pour les autres obtenir belle et bonne lignée, ou pour acheter des pardons. Se joignaient à eux les ménestrels avides de légendes à raconter, de beaux contes à réciter, affublés de leur gibecière jetée négligemment sur leur épaule, un couteau de chasse pendant à leur ceinturon. Leur tunique courte serrée à la taille et recouverte d'un léger manteau leur donnait une apparence chaste et peu guerrière. Mais ils prenaient la précaution de revêtir sous ces beaux atours une cotte de mailles qui les garantissait d'une attaque ou d'un combat.

L'ordre émana de l'évêque de Maurienne : Conon 1^{er}. Ce prélat menait une vie pure régie par des mœurs austères. Son habit était pauvre. Il donnait tout ce qu'il avait de superflu à plus nécessiteux que lui. Sa nourriture était ordinaire : pain noir, légumes de la marmite de ses serviteurs. Malheureusement, son clergé était fait de cadets nobles que la richesse et la dissipation gâtaient au-delà du raisonnable. Il n'était pas rare de les voir mener une vie dissolue : pratiquer la simonie, s'afficher dans un luxe incroyable de nombreux serviteurs, chiens, faucons, chevaux et palefrois,* les roncins** étant laissés à leurs proches.

Ils revêtaient des manteaux doublés d'hermine et de martre. Leurs chapes scintillaient d'or et de diamants, leurs crosses étaient entièrement

* Palefrois : cheval de parade, nerveux et gracieux

** Roncins : chevaux presque aussi lourds que les palefrois mais moins nerveux, plus placides

recouvertes d'or, leurs appartements étaient dignes des demeures royales, tendues de tapis ou de cuir de Cordoue ; leurs tables ruisselaient de vin emmiellé, se paraient de vases de cristal... Tout ceci rendait bien triste Conon et les quelques ermites et anachorètes* qui peuplaient le plateau des Bauges. Cette débauche de richesse et de luxure navrait le bon prélat, qui avait préféré se retirer de ce monde-là.

Brandissant l'anneau de St Maurice, Conon était revenu parmi ses ouailles, investi peut-être d'une mission divine, la vie de reclus ne satisfaisant pas son Dieu ; il ne pouvait laisser ses semblables s'abîmer dans le désordre sans rien faire pour tenter d'y remédier. Il se mit à haranguer la populace, les gueux, les nobles, les hommes, les femmes. Et la première croisade fut lancée, suivie de tout un monde d'insatisfaits. Une marée humaine déferla vers le tombeau du Christ. Un semblant de règle, un seul but, unissait enfin une partie des peuples. Conon avait réussi ; il put retourner à ses méditations au fin fond des montagnes pour prier au succès de sa mission.

Le siècle suivant, malgré la date fatidique de l'an mille, on ne vit pas la fin du monde, mais le début d'un nouveau monde. Les églises, les cathédrales, les prieurés, les grandes assemblées, les abbayes comme Cluny, s'édifièrent un peu partout. Le peuple s'était trouvé une troublante raison de progresser, d'avancer, de croire à l'avenir. L'art roman fleurit de partout dans les campagnes et les villes, avec ses voûtes en croisées, ses murs épais, sa force intrinsèque. Les gens avaient du travail et les artisans, matière à employer leur art. Les chantiers employaient maints artistes qui se réalisèrent à travers leurs œuvres.

Alors les hommes de Dieu que la foi guidait, prétendirent rééditer la première croisade.

Il y avait un but prestigieux à atteindre, des richesses à gagner, le pardon à obtenir. Les nobles ne dépensaient plus leur argent dans des guerres intestines, meurtrières, pour un bout de terrain qui jouxtait leur territoire. Tout avait pris une autre dimension, on partait pour un

* Anachorète : ermite vivant isolé

voyage incroyable, conquérir la Terre Sainte, on envoyait son argent, ses hommes. Ceux qui restaient avaient du travail, la paix régnait enfin. Les temps devenaient plus cléments. La rage de se battre pouvait s'esbaudir hors des frontières.

Le but allait être atteint.

CHAPITRE I

Il s'était assis sur un rocher qui surplombait la vallée et lui offrait un panorama à 180 degrés absolument idéal. L'arête déchirée de la roche lui rentrait dans les fesses mais il n'en avait cure, tout occupé au spectacle de la nature. La montagne, face à lui, semblait dans la mouvance de la lumière se rapprocher et bouger. Fasciné, il la fixait afin de jouer de l'illusion d'optique. Elle était immense, sombre, couverte à l'année d'une neige éternelle.

Toinot se demandait ce qu'il pouvait bien y avoir derrière cette masse. Tous les matins ou presque, il voyait le soleil s'extirper des flancs de la Grande Casse. L'astre couchait-il de l'autre ? Tout ceci était bien étrange. Il abandonna un instant son obsession et observa à ses pieds les quelques maisons aux toits de lauzes*. Elles se confondaient presque au paysage minéral qui les entourait. Pourtant, ses yeux exercés pouvaient, même à cette distance déterminer les faits et gestes des habitants du village. Cela créait quelque animation qui le distrait des vaches et des marmottes, encore que celles-ci soient aussi une attraction bien agréable et utile. S'il en attrapait une, le repas de la semaine était assuré. Mais elles étaient malignes et la tâche était ardue. Un choucas** planait juste au dessus de sa tête. Son vol stationnaire obtenu en prenant un vent ascendant le mettait à portée de main. Toinot se leva d'un bond et sautilla tendu comme arc pour tenter de l'attraper. Mais le volatile le regarda narquois.

* Lauzes : pierres plates de schistes utilisées comme couverture de toit dans les pays de montagne

** Choucas : noir de la montagne, cousin de la corneille ou du corbeau

De dépit, Toinot lui jeta la pierre qu'il tenait dans sa main, faisant fuir cet oiseau de malheur. Il était là, la main sur la hanche à boreller* après le choucas quand un éclair venant du bas de la vallée capta son attention. Il se concentra immédiatement sur cette nouveauté. Le son montait parfaitement, il allait sûrement pleuvoir. Il pouvait entendre comme un brouhaha qui s'amplifiait. Soudain, il les vit : des hommes, en nombre, des chevaux, des chariots. Il les regarda se ranger sur un champ à la porte du village. Quelque temps plus tard des tentes fleurirent comme autant de marguerites en été. Il était épaté et encore plus sidéré. Qu'était-ce donc ? Que faisaient ces gens ici ?

Il les observa au point qu'il oublia le jour qui tombait et la vache qui meuglait dans l'attente de la traite qui la soulagerait. Des feux s'étaient allumés et tout le paysage en était déformé et inhabituel. Une aura orangée planait au fond de la vallée, créant un univers fantastique.

Il se secoua, inquiet de la semonce qu'il allait prendre par son père et rassembla vite fait son cheptel : deux chèvres et la vache, qui d'ailleurs étaient déjà à ses pieds, pour les pousser au pas de course aux Fontanettes.

Lorsque son père le vit, le regard courroucé ne laissa aucun doute sur la triquée qu'il allait prendre. Devançant cet acte si répréhensible, excité comme une puce sur un chien, Toinot beugla avant d'arriver à portée de gifle :

— Père, père, une troupe de soldats campe au village ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Vaurien ! Et la vache ? Tu la vois pas qui se dandine ?

Il s'approcha pour mettre la roustre que méritait son rejeton. Mais celui-ci était lesté et évita la gifle qui siffla à ses oreilles. Il continuait à poser maintes questions et faire les réponses, comme si de rien n'était. Son père, de guerre lasse, lui répondit laconiquement, abandonnant dans l'immédiat l'idée de la correction.

— C'est le comte de Thoire qui s'en va aux croisades et qui profite de cette halte pour se marier avec Dame de Beaujeu, de la vallée voisine.

— Un mariage ! des croisades !

Le père avait commencé la traite sur les pis durcis de la vache.

* Boreler : maugréer après quelque chose

— C'est quoi les croisades ?

— Vont tuer du Sarrazin dans le désert pour récupérer le tombeau du Christ.

— C'est quoi le tombeau du Christ ? Et qu'est-ce qu'y fait dans un désert, on l'a perdu quand ? C'est quoi du Sarrazin ?

— Crénom, garde donc tes questions pour le curé. Saura te dire lui !

Et le père, renfrogné et énervé, enfonça sa tête dans ses épaules pour éviter d'entendre cet oiseau qui ne cessait, comme les choucas, de croasser.

— Allez va te coucher et qu'ça saute !

Toinot ne se le fit pas dire deux fois et courut à toute vitesse à la cuisine, chipa un morceau de pain dur qui traînait là et s'enfila sur sa paillasse étendue près de la cheminée éteinte. La tête pleine d'images, de mots, de rêves, il eut du mal à s'endormir.

Dès l'aube, le père lui donna un coup de pied en passant afin de le réveiller.

— Va-t'en chercher les bêtes et mène-les aux champs... et puis emmène le p'tit, toujours dans mes pattes.

Les deux enfants ne se le firent pas dire deux fois. Ils burent en vitesse un bol de lait froid et s'échappèrent en riant. Ils avaient un peu faim mais la sœur leur porterait leur repas dans la journée. Toujours aussi proluxe, Toinot ne tarissait pas et racontait avec force détails la scène de la veille à son petit frère. Celui-ci, fasciné par tant de science, n'en perdait pas une miette. Arrivés près du rocher, ils s'installèrent et observèrent le camp qui se réveillait. Ils pouvaient entendre les chevaux hennir, les gens crier des ordres.

La matinée passa si vite qu'ils furent surpris de voir leur sœur arriver. Elle resta comme eux à regarder le fond de la vallée, abasourdie. Toinot ne tenait plus en place, il gigotait, comme piqué par une mouche. Son frère l'observait à la dérobée, surpris mais pressentant une catastrophe.

— Bon, j'va pisser. J'reviens.

Toinot sauta du rocher et se dirigea vers la lisière de la forêt. Il se retourna, vérifia que son frère et sa sœur ne le regardaient pas et courut comme un dératé le long du torrent. Il dut quitter ses socques afin de

ne pas dérapier. Le vent sifflait à ses oreilles. Il n'entendit pas le « Oh » de désappointement de sa fratrie, lorsqu'ils le virent sautant comme un cabri à deux pas du village.

— Bon diou qu'est-ce qui font ici ? se posa pour la énième fois Toinot.

Il n'avait pas assez d'yeux pour tout voir, tout regarder. Personne ne faisait attention à ce petit déluré, maigre à faire peur, ébouriffé, sentant le bouc. Il erra parmi la troupe, esquivant les chevaux qu'il n'aimait pas.

Soudain un brouhaha plus intense le fit se retourner : une troupe de gentilshommes et nobles dames comme il n'en avait jamais vu couverts d'étoffes magnifiques, convergeait vers lui. Pris d'une peur viscérale, il s'enfuit avant de trouver un tonneau de vin qu'il mit entre lui et la foule qui arrivait. Il cacha sa tête entre ses mains, persuadé qu'ils venaient le chercher et allaient le taper comme plâtre. Tous bifurquèrent en direction de l'église sans plus se soucier de lui.

Que faisaient-ils ? Où allaient-ils tous ?

Il tendit le nez en dehors de sa cachette. Voyant que tout danger était écarté, il leur emboîta le pas.

Côte à côte sur le parvis de la petite église, l'homme, les yeux plongés dans ceux de sa mie, si belle, habillés comme des princes, ils se jurèrent fidélité, amour et assistance devant le peuple rassemblé. À leurs pieds, la foule compacte regardait, extasiée, la cérémonie de mariage de Thoire et de Guenièvre de Beaujeu.

Derrière les nobles et seigneurs clinquants d'étoffes rares, d'armes étincelantes et de chapeaux emplumés, Toinot essayait tant bien que mal de sautiller pour capter quelques fugaces éléments de la scène. Il forçait entre les jambes gainées de collants fins, recevant quelques coups de pied vicieux comme on le ferait un chien qui tente de se faufiler. Il n'avait cure, seul comptait d'arriver sur les premiers rangs pour ne rien perdre du mariage.

De Thoire était le maître et seigneur de la contrée. Il était donc son suzerain mais il ne connaissait point l'enfant. La famille de Toinot vivait sur ses terres dans un coin de pré dont il n'avait probablement jamais entendu parler. Ses parents, ou ce qui en tenait lieu, étaient plus misérables

que les miséreux. Ils habitaient une infâme mesure de terre et de chaume. Le père, que seule la possibilité d'engrosser sa femme intéressait, ne faisait rien de sa main. Il en avait perdu l'autre lorsque le soldat à qui il avait tenté de dérober une bourse la lui avait tranchée d'un coup d'épée. Il aurait mieux fait de lui couper les couilles, mordieu, au moins les enfants auraient-ils pu manger à leur faim ! De plus, sa mère, excellente génitrice, mettait au monde avec la régularité d'un cadran solaire, un gamin qui s'accrochait à la vie, fort et bien fait. Ils étaient douze ou quinze peut-être. Heureusement Toinot était dans les plus jeunes et ses aînés avaient le loisir de les élever puisque le père ne le faisait pas. Mais les taloches, les coups de pieds et houspillements étaient leur pain quotidien. À l'heure de la scène qui se passait sous ses yeux, Toinot était chargé de garder la vache et les trois chèvres que l'un de ses frères avait volées sur les terres d'à côté. Il fallait les cacher et les emmener manger dans la forêt ou dans les clairières bien dissimulées. Les hommes du seigneur de Thoire recherchaient toujours les auteurs du méfait, il fallait donc être prudent.

Enfin, Toinot put passer la tête entre la longue robe d'une belle dame et une jambière en cuir d'un gentilhomme. Bouche bée il regardait avidement le tableau qui se déroulait devant lui. C'était comme un rêve, un conte de fées, une histoire d'elfes. Il ne se rendit pas compte qu'il blablatait à voix haute au rythme du sermon du curé, essayant de répéter les mots latins. Quelques « chut ! » lui arrivèrent aux oreilles sans qu'il les croie destinés à lui et il n'y prêta pas plus garde que ça. Lorsque la question primordiale fusa :

— De Thoire, voulez-vous honorer et prendre pour épouse Dame de Beaujeu ?

Toinot ne put retenir un « OUI » retentissant prenant au dépourvu le marié qui resta muet, un sourire crispé aux lèvres. Quelques rires retenus fusèrent, tandis qu'une poigne le saisissait par les cheveux, lui arrachant un petit cri de fouine étranglé, le soulevait et l'envoyait bouler quelques mètres plus loin sous des remarques désobligeantes.

Les mariés reprirent leurs échanges comme si de rien n'était. Toinot avait néanmoins capté le regard noir de son seigneur à son endroit. Dépit, il fila se cacher dans un coin d'ombre, tirant la langue à une

petite sauvageonne qui le narguait et secouait la tête d'où une poignée de cheveux était absente, et se reprit à rêver en regardant à nouveau la cérémonie de sa cachette.

Ensuite, il y eut grande liesse et banquet. Les manants eurent droit à quelques restes que jetaient les hauts dignitaires. Toinot errait sous les tables à l'affut du moindre morceau qui tomberait malencontreusement, et il s'empiffra de nourriture délicieuse et de fins hanaps* au nectar délicieux oubliés de leurs propriétaires ivres morts.

Titubant de fatigue et d'alcool, il cherchait un coin où s'étendre lorsqu'il aperçut dans la lueur des torches les silhouettes des héros du jour qui rejoignaient leur tente. Le lendemain, son maître et seigneur devait partir pour la croisade et laisserait sa belle. Les troupes étaient rassemblées et le campement militaire s'étalait sur un grand pré. Le comte de Thoire avait convolé en justes noces, espérant pouvoir procréer dès cette nuit un descendant qui assurerait la continuité de sa famille, tandis qu'il risquerait moult fois la mort à la guerre contre les infidèles.

Toinot n'avait pas tout compris mais trouvait l'histoire si magnifique qu'il se reprit à rêvasser de grandeur, de pays ensoleillés où il ne pleuvait jamais, où les femmes étaient belles et gentilles, où les arbres croulaient sous les fruits tout au long de l'année, où l'on pouvait coucher dehors quasi nu sans souffrir du froid. Combien aurait-il donné pour voir de telles choses !

Le couple avait disparu sous la grande tente dressée à leur usage. Toinot s'aplatit au sol et rampa jusqu'au bord. Il écouta, bien qu'il ne comprît pas leur langage qui n'était pas le patois d'ici. Curieux, il s'insinua sous le gros drap extérieur afin de voir et mieux entendre. Soudain, un de ses pieds se trouva enserré dans une poigne qui le tirait en arrière. Le valet de Monseigneur de Thoire, Joffrey le Balafre, venait de le prendre sur le fait d'espionnage. Il le secoua durement, gueulant des menaces dans ses oreilles, alors qu'il n'était point sourd et qu'un peu de discrétion lui aurait mieux convenu.

— Que fais-tu là ? Chenapan ! Maraude !... Tu espionnes notre bon seigneur ! Vil crapaud !...

* Hanap : vase à boire du Moyen-Âge. Dérivé : le contenu du vase